

La forte ville de Torgau, où vingt-sept mille hommes ont été entassés dans les maisons d'une population de quatre mille cinq cents habitants, a subi toutes les horreurs de la guerre : en proie à une contagion qui dévore quatre cents hommes par vingt-quatre heures, bombardée nuit et jour, livrée à la famine, au désespoir, elle n'a plus d'autre asile pour ses morts que les glaces de l'Elbe.

Son cimetière est occupé par l'ennemi. Son gouverneur, Narbonne, le négociateur de Prague, a péri victime du typhus. Le général Dutaillis, qui le remplace, aura jusqu'au dernier moment la force de tenir fermées à l'ennemi les portes de cette malheureuse place.

Le 11 décembre, au milieu des désastres de ses troupes d'outre-Rhin et des trames machiavéliques de la coalition, Napoléon, par le traité de Valençay, donne un gage à la paix, dont il a reconnu les bases proposées par ses alliés eux-mêmes, et rend l'Espagne à Ferdinand.

Le duc de Bassano avait encore entamé une autre négociation avec le pape ; il la continua, quoiqu'il ne fût plus ministre des relations extérieures ; l'évêque de Plaisance, qui en était le plénipotentiaire, la fit connaître par des lettres qu'il publia dans les journaux. Ainsi Napoléon, en traitant avec Ferdinand et avec le pape, était allé de lui-même au-devant de ces bases de Francfort, qu'on lui refusait depuis qu'il les avait acceptées.

Cependant, le 15 novembre, un sénatus-consulte avait appelé trois cent mille hommes sous les armes ; un autre avait fixé au 15 décembre l'ouverture du Corps législatif. Le 12 de ce mois, un décret impérial mobilisait cent quatre-vingt mille gardes nationaux, pour renforcer les garnisons de l'intérieur. Napoléon a besoin de toutes les ressources de la France au moment où il doit faire face aux périls sans nombre qui l'environnent. Pour trouver des secours et du dévouement dans de si graves circonstances, il avait convoqué le Sénat, le Corps législatif et le Conseil d'Etat.

« D'une part de mes conquêtes j'ai élevé des trônes pour des rois qui m'ont abandonné ; j'avais conçu de grands desseins pour la prospérité et le bonheur du monde... Cependant, monarque et père, je sens que la paix ajoutée à la sécurité des trônes et à celle des familles. Des négociations ont été entamées avec les puissances coalisées ; j'ai adhéré aux bases préliminaires qu'elles m'ont présentées ; rien ne s'oppose de ma part au rétablissement de la paix... »

Les pièces de la négociation furent communiquées au Sénat et au Corps législatif, qui nommèrent chacun

une commission pour les examiner. Le 30, la commission du Sénat présenta son adresse à l'Empereur ; le Sénat approuvait tous les sacrifices demandés à la France dans le but de la paix...

Le Corps législatif, au contraire, fut hostile : au lieu d'accourir au secours de la patrie, il instruisit le procès de l'empire avec la liberté ; sa commission sembla n'être que l'organe du parti de l'étranger.

Ainsi l'Europe assiégeante et la France assiégée apprirent en même temps que le Corps législatif se constituait l'opposition. Une adresse à l'Empereur fut votée à la majorité des deux cent vingt-trois voix contre trente et une. Cette adresse était, comme le rapport, une véritable émanation de la déclaration de Francfort ; elle séparait ainsi la France de Napoléon ; elle exprimait violemment le vœu d'un redressement de griefs imputés au gouvernement impérial ; elle demandait à l'Empereur des garanties contre lui-même, des *garanties politiques, pour engager la nation, pour rendre la guerre nationale.*

Napoléon sentit profondément les conséquences d'une division si contraire aux intérêts du pays et à toute saine politique ; ne sachant quel remède apporter au mal, il ordonna de saisir l'épreuve du rapport et celle de l'adresse chez l'imprimeur, et de briser les planches de la composition ; le lendemain, les portes du palais du Corps législatif furent fermées et la législature ajournée.

Peut-être la loi de la nécessité, qui gouverne encore plus les princes et les empires que les particuliers, exigeait-elle cette illégale et violente détermination ; mais c'était le cas de la justifier par un appel direct et généreux à la nation, et de s'adresser à elle avec la confiance d'un homme sous lequel elle avait accompli tant de prodiges. Au lieu de cela, Napoléon conçut la malheureuse idée de donner aux députés une audience de congé, et il laissa éclater son mécontentement.

(A suivre)

### TROIS HEURES, LA BATAILLE EST GAGNÉE

Napoléon qui n'a pas perdu de vue Kaya, quitte son état-major, accourt au grand galop de son cheval, et, presque seul, se jetant à la traverse :

— Conscrits ! s'écrie-t-il, quelle honte !... C'était sur vous que j'avais fondé toutes mes espérances, et vous fuyez ! Ne me voyez-vous donc pas ?... N'avez-vous donc plus de confiance en votre Empereur ?

A ces paroles prestigieuses, cette brave jeunesse se rallie aux cris de *Vive l'Empereur !* et le cœur plein d'enthousiasme, les soldats retournent au combat.

— Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte d'une bataille est arrivé ! dit alors Napoléon aux officiers de son état-major, qui s'étaient hâtés de le rejoindre. Messieurs, ajoutez-t-il, il n'y a pas un moment à perdre si nous voulons en finir.

Sur un signe de Napoléon, les seize bataillons de la jeune garde, commandés par Doustier, arrivent en bon ordre. Le duc de Trévise est chargé de les conduire au feu, de marcher sur Kaya tête baissée, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvera.

Cette attaque est soutenue par les six bataillons de la vieille garde, *vieux guerriers endurcis aux périls, et qui ne craignent ni le feu ni la glace*, dit plus tard Napoléon dans son bulletin. Le général Roguet les commande ; et, pour rendre ces forces irrésistibles :

— Drouot ! s'écrie Napoléon, réunis une batterie de quatre-vingt pièces, place-la en écharpe pour déborder le village par la droite, et balaya tout ce que tu verras devant toi.

Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole ; Drouot, secondé des généraux Dulauloy et Devaux, l'exécute rapidement ; l'Empereur vient lui-même se placer au milieu des pièces, que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps la jeune garde se précipite sur Kaya comme un torrent.

Le duc de Trévise, qui est à la tête, disparaît dans la mêlée ; son cheval est tué sous lui ; le général Dumoustier tombe aussi ; tous les deux se relèvent et se dégagent. Cette fois, nos jeunes soldats luttent contre les vétérans de l'armée russe et prussienne ; ils combattent corps à corps et à l'arme blanche. Ils emportent une dernière fois le village, et l'effet terrible de la grande batterie achève d'écraser l'ennemi.

Enfin, cette masse de feux, de poussière et de fumée, restée si longtemps immobile sur le même point de la prairie, prend son cours et repasse à travers le malheureux village, qui n'est plus qu'un amas de débris embrasés et fumants ; Napoléon juge que tout est fini.

— Rien n'est impossible avec cette jeunesse ! dit-il.

Puis il demande à un de ses aides-de-camp :

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures, Sire.

— J'avais donc raison ce matin ; la bataille est gagnée.